

**L'Abelle de la Nouvelle-Orléans**  
**NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED**  
**COL. HUGUES J. DE LA VERGNE**  
 PRÉSIDENT  
**MAURICE LAFARGUE**  
 Directeur-Gérant  
 Phone Main 3487  
 Bureaux: 323 Rue de Chartres  
 entre Conti et Bienville  
 Entered at the Post Office of New Orleans as  
 Second Class Matter  
 Pour les petites annonces de de-  
 mandes, ventes, locations, etc., qui ne  
 paient au prix réduit de 6 sous la  
 ligne, voir une autre page du journal.  
 L'Abelle est en vente au ki-  
 osque de journaux du "Times  
 Square Building," à New-York.



Me. FERNAND LABORI, AVOCAT DE MME CAILLAUX  
 23, Rue Royale  
 PARIS.

**La Troisième Con-  
 férence de La Haye**

Les résultats des deux premières Conférences de la Paix en 1889 et 1907 ont été très et appréciés de façons très différentes. Les écrivains qui appartiennent aux milieux pacifistes, ou qui y touchent de près, saluent dans leurs résolutions l'aube d'une ère nouvelle de la vie des nations. L'institution d'une Cour d'arbitrage et la reconnaissance unanime du principe d'arbitrage leur semble ouvrir un chapitre nouveau de l'histoire universelle. Peu leur importe qu'à La Haye aucun Etat ne se soit engagé à recourir à cette "Cour," et que les Etats n'y aient conclu aucun traité d'arbitrage. Ils considèrent l'œuvre de La Haye, en quelque sorte, "sub specie aeternitatis": c'est pour eux un début plein de promesses, un fondement sur lequel on pourra bâtir, jusqu'à ce que le monde soit "organisé" et jusqu'à ce que soit achevé le grand édifice, dans lequel tous les peuples, jusqu'à la fin des temps, vivront au sein de la paix et de l'amitié. Les esprits sceptiques, au contraire, surtout ceux qui ne croient pas que la paix éternelle serait un bien précieux, se demandent ce que les Conférences ont donné jusqu'ici et ils mettent en face de l'avenir rêvé par les pacifistes, le présent tout plein de tumulte guerrier, d'armements nouveaux, et de contrastes de plus en plus violents entre les intérêts des Etats et les aspirations des peuples.

**Amazones  
 allemandes**

Dépêche spéciale à l'Abelle.  
 Stuttgart, Allemagne, 20 juillet. — L'éditeur du "Schwabische Zeitung" a passé cinq atroces minutes aujourd'hui. Deux mégères douées de biceps solides lui ont administré des coups de cravache parce qu'il avait publié des articles malséants contre les femmes.

Il va sans dire que les deux partis, idéaliste et réaliste, comme on pourrait les appeler, regardent d'un oeil tout différent la Conférence qui va s'ouvrir. Les pacifistes voudraient que la 3e Conférence marquât une étape nouvelle sur le chemin de la paix universelle. Pour eux, l'œuvre de La Haye est avant tout politique: les Conférences de la Paix doivent, selon le mot de Wehberg, "servir de centre aux puissances en vue d'une politique commune de paix internationale." Leur "but lointain" est "une organisation pacifique de la société des Etats. Et celui qui soutient que les Conférences de La Haye sont uniquement destinées à faire progresser le droit international n'a pas compris la mission pour laquelle elles ont été instituées." Il ne faut pas considérer la 3e Conférence de La Haye, comme une "assemblée isolée", ni se demander la tâche qu'il faut lui confier, comme le fait la Commission, nommée par l'Institut de droit international, pour la préparation de la 3e Conférence. Elle doit être regardée bien plutôt comme un "anneau d'une grande série de Conférences pour l'organisation pacifique permanente de la société des Etats." On devrait donc rédiger un programme qui vaudrait non seulement pour la 3e Conférence, mais encore pour celles qui la suivront. Au nom de ce principe, les pacifistes réclament que tous les gouvernements s'unissent pour combattre tout ce qui peut empêcher de bonnes relations entre les Etats ou conduire à des conflits, et pour créer des institutions

propres à amener une organisation des Etats, qui jusque-là "vivaient anarchiquement les uns à côté des autres." Dans ce but, ils demandent d'une part l'abolition de l'espionnage, et des mesures contre la presse chauvine. D'autre part, l'interdiction aux neutres de consentir des emprunts aux Etats belligérants et une éducation appropriée des populations. Point n'est besoin d'être pacifiste pour reconnaître la justesse de ces réclamations. Mais ces Conférences de la Paix peuvent-elles discuter et résoudre des questions de cette nature? Non, certes. Car d'abord ces questions ne présentent pas toutes un intérêt immédiat pour tous les participants; il s'est, d'ailleurs, formé à leur sujet une "communis opinio," et les discuter serait totalement inutile. Soulever de telles questions à la Conférence de la Paix pourrait conduire à des explications délicates et l'on courrait le risque d'empirer les relations entre les peuples, au lieu de les améliorer. D'un autre côté, on est trop porté à rendre les gouvernements et surtout les diplomates responsables des difficultés qui s'élevaient entre les Etats. Si les gouvernements le voulaient vraiment, pense-t-on, il leur serait bien facile de s'entendre pour la limitation des armements. Mais on a remarqué que la campagne menée pour leur accroissement provient en partie de personnes et de sociétés qui ont quelque intérêt pécuniaire à la fabrication d'armes et de vaisseaux. On peut même aller plus loin et dire que ce sont souvent des facteurs irresponsa-

bles qui décident de la paix et de la guerre entre les Etats, et qu'on a tort d'attendre le salut des gouvernements ou des conférences. Le conflit qui vient d'éclater dans le Nouveau-Monde nous montre comment un gouvernement qui s'est prononcé nettement en faveur des principes de paix, se voit forcé de partir en guerre contre un Etat voisin. On ne comprendrait rien à ce spectacle si l'on ne connaissait les forces profondes qui ont déterminé ce conflit. Et des pacifistes se demandent même si l'on aurait raison de soulever à la Conférence la question des armements, puisque même si un traité était conclu sur ce point, on n'aurait sans doute aucun avantage à en espérer.

**Baron A. de HOLD-FERNECK,**  
 Professeur à l'Université de Vienne,  
 Conseiller juridique au Ministère des  
 Affaires Etrangères d'Autriche-  
 Hongrie.

**Insulte à un inspecteur**  
 W. D. Flores, inspecteur de la douane, a été insulté par trois individus nommés Robert Brown, John Corcoran et Sam Davis.

**LE RETOUR À LA SANTÉ**

se fait généralement bien lentement, mais vous pouvez venir en aide à votre Nature d'une façon remarquable en vous servant des  
**HOSTETTER'S STOMACH BITTERS**  
 Amers Hostetter's pour l'Estomac  
 Ils restaurant votre système abattu, redonnent de l'appétit, aident la digestion et donnent de la régularité aux fonctions

**Dryades Building and Loan Association**  
 BUREAUX, 1703 RUE DRYADES.  
 VINGT-HUITIEME BILAN SEMESTRIEL.  
 de l'inspecteur et du secrétaire, pour les six mois 30 juin 1914.

ACTIF.		PASSIF.	
Prêts sur hypothèque garanti par privilège du vendeur	597,000.00	Actions entièrement payées	\$344,800.00
Prêts garantis par des actions ou autrement	4,418.00	Dividendes sur actions entièrement payées	9,680.08
Prêts incomplets	11,800.00	Paiements partiels et dividendes accrus sur les actions Dayton	234,975.06
Edifice des bureaux, pour l'usage de la société	9,570.05	Contingent de fonds pour pertes et profits	17,374.15
Mobilier, accessoires et fournitures	391.30	Effets payables	36,500.10
Biens fonciers acquis par foreclosure ou autrement	7,043.69		
Espèces en Caisse et dans les banques	8,278.72		
Divers comptes ouverts	9,102.38		
Actif non spécifié	1,225.15		
	<b>\$643,329.29</b>		<b>\$643,329.29</b>

Etat de Louisiane, Paroisse d'Orléans.  
 Nous, Inspecteur et Secrétaire de la société nommée ci-dessus, jurons solennellement que le bilan sur la situation de cette société pour les six mois qui finissent est vrai et correct selon notre meilleure connaissance et croyance, comme il est spécifié plus haut.  
 W. H. OERTLING, Secrétaire.  
 CHAS. E. WERMUTH, C. P. A., Inspecteur.  
 Juré et souscrit devant moi, Notaire, ce 18 Juillet A. D. 1914.  
 (SEAL.)  
 H. L. LOOMIS, JR.,  
 Notaire Public, Paroisse d'Orléans, La.  
 Je, Charles E. Wermuth, Comptable Public assermenté, certifie par le présent que tous les gages d'hypothèque ont été vérifiés par moi et comparés avec les archives de notaire, et aussi avec ceux du bureau des enregistrements sériaux. Les mêmes ont été trouvés corrects et garantis par des hypothèques, d'accord avec leur teneur, enregistrés régulièrement au bureau d'enregistrement de hypothèques et transferts. Tous biens antérieurs ont été trouvés annulés antérieurement.  
 La Nouvelle-Orléans, Lne., 18 Juillet 1914. (SEAL.) CHAS. E. WERMUTH, C. P. A.  
 A une réunion du conseil de directeurs, tenue le 2 Juillet 1914, un dividende de 3 pour cent pour six mois a été déclaré sur toutes les actions de la Société, et \$3008.53 ont été placés au crédit du fonds de réserve.  
**AUGMENTATION DE L'ACTIF POUR LES DERNIERS SIX MOIS, \$31,781.04.**

Brown a été arrêté par le Capitaine Gregory et le Capitaine Sidney Malone, de la douane. Davis et Corcoran se sont enfuis, mais la police est à leurs trousses. Il paraît que deux femmes ont débarqué d'un vapeur, mouillé au pied de la rue Troisième, tenant des paquets dans leurs mains, et que l'inspecteur Flores leur avait signifié de remettre ces objets dans le vapeur, c'est alors que les trois individus auraient insulté, le représentant de la force publique en menaçant de le jeter dans le fleuve. Des mandats d'arrêts ont été déposés contre eux.

**Detournement**

Benjamin Diamond, employé par J. H. Mendikow, bijoutier en gros, 818 Maison Blanche, a été arrêté à Little Rock, Ark., par le détective Dantonio. M. Mendikow avait confié aux soins de diamond, son agent, \$1,000 de diamants, pour être vendus dans les campagnes de l'Etat. Trois semaines plus tard, n'ayant pas de nouvelles de Diamond, le bijoutier demanda à la police d'arrêter Diamond. Les détectives, après quelques jours de démarches l'arrêtaient à Little Rock. Diamond a avoué s'être approprié \$80, pour payer ses dépenses de voyage, logement et nourriture.

**Une femme éplorée**

Mme Pearl Gray Graham, âgée de 19 ans, a fait appel hier aux autorités de la ville pour être renvoyée dans sa famille à Chattanooga, Tenn. La malheureuse jeune femme a été abandonnée par son mari, à l'hôtel St. Charles. Elle n'avait pas sur elle le montant de la note que son mari doit à l'hôtel. Elle a dit: "J'ai épousé Fred Graham, il y a un an à Chattanooga, parce qu'il me fallait travailler pour gagner ma vie, et je trouvais cela trop pénible. Je ne l'ai épousé que pour me sortir de ce tracass. Je ne le connaissais pas. Il n'a jamais travaillé depuis notre

mariage, et m'a toujours laissée sous l'impression qu'il était riche. Samedi il s'est sauvé, sans payer nos frais d'hôtel. Le propriétaire menaçait de saisir mes malles." Telle est la navrante histoire de la malheureuse. Elle a été secourue par l'entremise du maire, un billet de passage lui a été procuré par le greffier Rooney, et elle est partie hier soir pour son "home, sweet home."

**LA PESTE**

M. T. J. Lehman, habitant 2815, rue Baronne, a été transporté à l'hôpital Isolé, hier après midi, atteint de la peste bubonique. C'est le huitième cas.

**Une partie de baseball**

Hier après-midi les deux équipes "Nunumachers" et Hermann Sweets se sont rencontrées au Galeana's Park. Après une vaillante partie, les Nunumachers ont remporté la victoire par 5 à 2.

**Le Peintre Inconnu**

La Petite Gironde:  
 Le brouillard qui règne à Londres et joue un si grand rôle dans le caractère de ses habitants, le brouillard, dis-je, vient de s'infiltrer d'une façon imprévue dans la peinture d'une artiste d'outre-Manche.  
 Mlle Florence Seth expose, parait-il, une série de toiles brumeuses qu'elle prétend "avoir brossées sous l'inspiration d'un être invisible qui dirigeait son pinceau." Le collaborateur invisible qui guidait le pinceau de miss Seth étant parti sans laisser d'adresse, la scrupuleuse artiste résolut de ne pas signer ces peintures faites à deux.  
 Il semble pourtant qu'un X aurait pu tenir lieu du paraphe de l'inconnu sans priver les œuvres de miss Seth du nom de leur auteur. Les générations futures auraient peut-être été heureuses de savoir à qui elles devaient le plaisir des yeux qu'éprouvent

déjà les contemporains de la charmante artiste.

Un autre point qui a failli rester obscur est celui concernant les titres à donner aux tableaux. "Ignore absolument ce qu'ils représentent, avoue non sans ingénuité miss Seth, et je suis dans l'impossibilité de leur assigner un titre."  
 Fort heureusement, il y a encore de la solidarité dans les arts, et les amis de miss Seth se sont réunis dans le but de donner un nom à chaque œuvre de leur consœur.

Grâce à ce bienveillant patronage, l'imagination des amateurs qui examineront les toiles de miss Seth sera moins mise à l'épreuve. Voici quelques-uns des titres choisis comme se rapportant le plus aux sujets:  
 "Passage d'une Ame en Paradis";  
 "Exécution capitale d'un Fouillard des Indes";  
 "Apothéose d'un Radis";  
 "Sabotage d'un Ouf";  
 "Lis accoude sur un Fauteuil";  
 etc.  
 Tout commentaire paraît superflu en présence d'explications d'une clarté qui fait évanouir le brouillard régnant sur les couches de peinture de l'infortunée miss Seth.  
 R. F.

**CAUCASIENS!**  
 Nous avons l'honneur de mettre de nouveau à la disposition de public notre  
**BAIN TURC**  
 moderne, pour hommes, qui vient d'être complètement rénové. Ouvert à toute heure, excepté de 8 heures à midi, heures qui seront réservées aux dames, jusqu'à ce que leur division spéciale soit prête.  
 M. ET MME OSBORNE,  
 726 RUE CRAVIER

**WEAR THE ROBERT**  
 Ses montures sont sans égales  
 H. J. ROBERT  
 OPTICIEN SPECIALISTE  
 208-210 rue Canal - Phone Main 4870  
 70c-1an

**Feuilleton de l'Abelle de la Nlle-Orléans**  
 No. 28 Commencé le 19 juin 1914.

**Le Secret Terrible**  
 PAR  
**J. de MAISONNEUVE**

**DEUXIEME PARTIE**  
 Les Exploits des Francs-Lurons.  
 (Suite)

— Ah! chère petite madame du bon Dieu, soupire Manon, se laissant glisser à genoux près de sa maîtresse, un père qui, au lieu de pleurer avec sa fille malheureuse et de lui dire de tendres paroles, métrait son mobilier en amarmelade, pour unique consolation, méritait la corde tout uniquement...  
 — "Et je ne vois pas croire que M. le marquis ait joué ce rôle de bourreau."  
 — "Là! notre malheur est bien plus grand, ma maîtresse chérie. Les assassins sont revenus, vous dis-je."  
 — "Hier ils ont mis le pavillon en branle-bas. Ce soir ils entreront au château, sans doute."  
 — "La mort, comme M. Narjac, ou le bague, comme M. Romain, voilà le sort qui nous attend."  
 — "Ma pauvre Manon, les frayeurs sont an-

surdes, interrompît Mme de Cérissolles essayant de prendre un ton fâché.  
 — "Je te jure que mon père seul a franchi le seuil du pavillon et que..."  
 La vieille servante hoche gravement sa tête chenu.  
 — Ne le calomniez pas, madame, je ne puis croire que ce soit lui qui ait perdu ceci sur la natte de Chine où je l'ai trouvé.  
 Sur la main de Manon, qui tremble comme la feuille sous l'orage, Lénore aperçoit un objet singulier.  
 C'est une sorte de pierre rougeâtre qui ressemble à une amulette. Sur cette pierre est gravé un aigle aux ailes déployées.  
 — Dieu! qu'est-ce que cela... Par quel miracle ce bijou est-il dans les mains... Manon... Manon... je le reconnais... Il était dans la chambre de M. Narjac, le terrible matin...  
 La jeune femme palpitante et les yeux égarés s'arrête suffoquée d'émotion.  
 — Madame se trompe, répond la servante. L'objet trouvé chez le pauvre monsieur assassiné est resté entre les mains de ces messieurs de la justice.  
 — "S'ils ont des écaïlles sur les yeux, ils ont des griffes au bout des doigts et ne lâchent guère ce qu'ils tiennent."  
 — "La petite chose ici présente est sœur jumelle de l'autre, voilà tout. Madame niera-t-elle maintenant que les meurtriers de M. de Narjac aient reparu dans le voisinage?"  
 Plus morte que vive, la jeune femme baïbuta:  
 — Alors... tu supposes... Manon...  
 — Je suppose... ou plutôt je suis sûre, madame, qu'une bande de brigands se cache pas loin d'ici dans la solitude du bois.  
 — "Elle a dû s'y creuser des tanières. Ce n'est pas pour rien que le carrefour aux Loups a mauvaise réputation."

"De temps en temps on entend parler d'un assassinat ou d'un vol. Tantôt le méfait reste impuni. Tantôt on condamne un innocent qu'on prend pour le coupable, et le pays redvient tranquille quelques jours."  
 — "Mais Cartouche et sa bande n'en existent pas du tout."  
 — "Du plus loin que je me souviens j'ai entendu dire, madame, que les malandrins réunis en troupe avaient entre eux un signe de reconnaissance."  
 — "Eh bien! ce signe, m'est avis que nous le tenons. Lorgnez-moi cette pierre diabolique, rouge comme l'enfer, et qui porte l'image d'un oiseau de rapine."  
 — "Pour que Dieu ait permis que ces êtres de ruse sèment par deux fois près de nous un objet pareil, il faut qu'il ait son idée de derrière la tête."  
 — "L'heure du châtiement va peut-être sonner pour les bandits."  
 — "Si nous ne bougeons pas, ils nous tueront bien sûr; mais si, ce bibelot aux doigts, nous allons trouver la justice, elle pourrait, je suppose, — tout aveugle et bêteuse qu'elle est — se démener un brin et trouver la pie au nid."  
 — "Que pense, madame, de mon raisonnement?"  
 — Je pense que...  
 Lénore, blanche comme une morte, essaie vainement de continuer. Un voile glisse sur ses beaux yeux, sa tête s'incline et elle s'évanouit.  
 La syncope fut longue. Quand les bons soins de Manon eurent triomphé, Mme de Cérissolles paraissait brisée.  
 Elle interrompit d'un signe les lamentations et les pleurs de la vieille femme et demanda à voix basse:  
 — Qu'as-tu fait de l'objet trouvé au pavillon?  
 — Le voilà, Madame.

La servante prit d'un air de dégoût, sur la berceuse où elle venait de coucher Diane endormie, le sinistre joyau dont s'informait la jeune femme.  
 Lénore glissa la pierre dans une cachette de son bureau et dit d'un accent inquiet:  
 — Suis-je la veule à qui tu aies parlé de cela, ma bonne Manon?  
 — Absolument la seule, ma chère maîtresse. A peine ai-je eu trouvé le bibelot, que je suis venue en courant vous le montrer.  
 — Eh bien! je te supplie de n'en souffler mot à personne, reprit Mme de Cérissolles dont la voix tremblait. N'effrayons pas les gens qui nous entourent et surtout ne donnons pas l'exemple aux misérables contre qui nous avons à lutter.  
 — "Je vais agir sans perdre une minute... mais par lettre, d'abord."  
 — "Silence, n'est-ce pas, ma vieille amie? Et maintenant laisse-moi me reposer."  
 — Madame peut compter sur moi comme sur elle-même, répondit Manon en baissant tendrement la main blanche de sa maîtresse.  
 — "J'ai idée que cette aventure-ci ne sera pas mauvaise pour M. Romain. Reposez, mon bel ange. Il faut prendre des forces pour combattre les ennemis de notre cher monsieur."  
 Ce n'est pas au repos, mais au désespoir que s'abandonne Lénore, dès qu'elle a pu éloigner la fidèle créature. Même à ce dévouement si complet, si profond, la jeune femme n'ose confier le mystère d'infamie qu'elle vient de pénétrer.  
 Une clarté désoleante éblouit ses yeux. Des soupçons restés vagues jusque-là, parce qu'elle les repoussait de toutes ses forces, se sont changés en certitude.  
 Si elle n'avait pas fait de pénibles efforts pour ne pas voir, n'aurait-elle pas compris, depuis la scène, surprise par le soupire de la

Maison-Verte, que l'orgueilleux marquis de Villandry, son père, n'était autre qu'un chef de voleurs, et peut-être d'assassins?  
 Pour dérober le merveilleux diamant sorti du creusot de Romain, le marquis avait pénétré dans le château, en se jouant des serrures les mieux closes et des plus solides verroux.  
 — Pourquoi n'y serait-il pas entré pour assassiner et dépouiller Alexandre Narjac?  
 — Si ce n'est lui, c'est quelqu'un de sa bande, se dit Lénore, frémissante d'horreur, et il était là dirigeant les coups.  
 — "Oh! Romain... mon Romain, me voici désarmée. Je ne puis rien pour toi, maintenant. Oserai-je livrer mon père? Si profond que soit mon mépris pour le misérable, dois-je oublier que j'ai des devoirs envers lui?"  
 — "Hélas! j'en ai de plus sacrés encore envers ma fille et envers toi, mon bien-aimé. Ah! que faire... que faire?... Qui abandonner?... Qui trahir?"  
 Une fièvre violente s'empare de l'infortunée. Elle se débat en vain contre cette terrible alternative: laisser au bague son mari ou envoyer son père à l'échafaud.  
 Par instants, la jeune femme sent sa raison lui échapper.  
 Manon, désolée, ne la quitte pas.  
 Lénore ne réussit à éloigner la brave femme qu'en lui confiant la petite Diane, avide comme tous les enfants de promenade et de grand air.  
 La jeune bonne placée par Tête-d'Aigle au service de sa fille et dont celle-ci n'aime pas l'allure à la fois obéissante et impudente rôde autour de la chambre de sa maîtresse.  
 L'indisposition de Mme de Cérissolles, l'air inquiet de Manon, qui pourtant n'appelle aucun médecin au chevet de la malade, intriguent de plus en plus l'espionne.  
 Stylée par Tête-d'Aigle, qui s'est aperçu de